

La pulsion de mort
entre psychanalyse
et philosophie

Sous la direction de
Michel Plon et Henri Rey-Flaud

La pulsion de mort entre psychanalyse et philosophie

Cet ouvrage est issu des Rencontres de Castries
et publié avec le concours du
Centre régional des lettres Languedoc-Roussillon

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2656-9
Première édition © Éditions érès 2004
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

<i>Michel Plon</i>	
« Vogue » et « signification » de la pulsion de mort	7
<i>Henri Rey-Flaud</i>	
Visages de la pulsion de mort	13
<i>Brigitte Lemérier</i>	
La pulsion de mort :	
une « spéculation psychanalytique »	19
<i>Myriam Revault d'Allonnes</i>	
Pulsions de mort et intraitable socialité	33
<i>Mario Cifali</i>	
Erreur d'instinct	41
<i>Monique Schneider</i>	
Pulsion de mort et « refus de la féminité »	49
<i>Francis Hofstein</i>	
La mort présente	65
<i>Vladimir Gradev</i>	
À quoi sert le retour à l'Esquisse ?	75
<i>Suzanne Gearhart</i>	
Œdipe racinien. La « culpabilité » de l'héroïne tragique	
et la question du masochisme primaire	79
<i>Etienne Balibar</i>	
Scène tragique et structure psychanalytique.....	109

<i>Michel Plon</i>	
Au-delà de l'économique freudienne, la jouissance lacanienne	119
<i>Bernard Sichère</i>	
« Nous sommes déjà très suffisamment une civilisation de la haine ».....	127
<i>Jean-Paul Ricœur</i>	
Devrions-nous être davantage dans une civilisation de l'amour ?	149
<i>Michel Senellart</i>	
Pulsion de mort et pouvoir sur la vie Sur le texte de Bernard Sichère.....	161
<i>Jacques Le Rider</i>	
La mort à l'œuvre chez Arthur Schnitzler.....	169
<i>Bernard Ogilvie</i>	
Pulsions de mort : la mauvaise nouvelle Schnitzler avec Freud	201
<i>Marie-Claire Boons-Grafé</i>	
Pulsions d'agression et faillites symboliques.....	219

Michel Plon

« *Vogue* » et « *signification* » de la *pulsion de mort*

Les événements, guerres et attentats qui précédèrent, entourèrent et firent suite à ces deuxièmes rencontres de Castries ont amplement témoigné de la pertinence maintenue de l'armature conceptuelle freudienne, et notamment de cette dualité pulsionnelle qui en constitue l'une des lignes de force, pour ce qui est de la participation à leur décryptage. Mais cette ampleur elle-même peut conduire à quelque questionnement.

Que l'on y songe un instant ! Même s'il n'est pas question de minimiser la gravité de cette actualité, sa violence et les formes parfois inédites de la cruauté qui colore ses manifestations, il n'est pour autant en rien contradictoire de s'interroger sur le sens de l'emploi quelque peu illimité du terme de *terrorisme* dont il n'est pas exclu qu'il puisse avoir pour fonction politique celle de *terroriser* les citoyens aux fins de les maintenir atones ; jamais, pas même dans le temps tragique de la *Shoah*, ni dans celui des années qui suivirent la découverte de ce que l'on crut être le paroxysme de l'horreur, le recours, la mise en avant de la pulsion de mort comme explication ultime, voire sentencieuse si ce n'est grandiloquente, ne furent aussi fréquents.

C'est à croire que Freud, dont il n'est pas besoin de rappeler avec quelle prudence il élabora et avança cette « spéculation psychanalytique » que constitue ce pôle pulsionnel, ni le mal qu'il eut à en imposer le bien-fondé – et cela jusque dans les rangs du mouvement psychanalytique international – n'était pas sans savoir que l'une des modalités de cette résistance pouvait revêtir l'allure d'un engouement ouvrant à une utilisation débridée et partant fantaisiste de ce concept. C'est sans doute ainsi qu'il y a lieu d'entendre ces quelques mots enchâssés dans le fil d'un propos tout à la fois courtois et insistant, celui d'une réponse dépourvue de toute espèce de déroboade au questionnement d'Albert Einstein à propos de cette entité que constitue la guerre : « J'ai scrupule à abuser de votre intérêt, qui porte évidemment sur la prévention de la guerre, non pas sur nos théories. Et pourtant, poursuit Freud dans la seconde partie de cette lettre, celle où il expose à son correspondant “une partie de la doctrine des pulsions, à laquelle nous sommes parvenus en psychanalyse, après bien des tâtonnements et des fluctuations”, je voudrais m'attarder encore un instant sur notre pulsion de destruction, dont la vogue ne va pas de pair avec sa signification ¹. »

Déjà donc, en 1933, date signifiante s'il en est, Freud, furtivement, évoque le possible caractère inflationniste du recours explicatif à cette pulsion de destruction et les méprises auxquelles cette « vogue » peut donner lieu. Il n'est peut-être pas inutile de mettre cette incise, dont la brièveté concourt à l'effacement, en relation avec cette autre remarque qui fait suite à l'évocation d'une « espérance utopique », celle d'une « communauté d'hommes ayant soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison » : une telle utopie, précise Freud, ne promet pas, pas plus que d'autres voies, un rapide succès, elle ne va pas sans évoquer la « répugnance », et la métaphore parle ici on ne peut mieux de ce scepticisme freudien que l'on confond trop souvent avec du pessimisme, la « répugnance » que peuvent évoquer « des moulins qui moulent si lentement qu'on pourrait mourir de faim avant d'obtenir la farine ». Constat qui amène Freud à avertir son correspondant « qu'il n'y a pas grand bénéfice à consulter, à

1. *Pourquoi la guerre ?* Lettre de Freud à Einstein, OCP XIX, 69-81, Paris, PUF, 1995. C'est moi qui souligne.

propos de tâches pratiques pressantes, le théoricien étranger au monde ».

Que peut-on tenter d'entendre à partir de ces quelques remarques ?

D'abord que bien loin de toute considération morale lénifiante, la métaphore des moulins parle avec éloquence du fondement de cette pulsion de mort tournée vers l'extérieur. Faut-il rappeler que Freud, non sans marquer les limites de ce bénéfique, considère que le « retournement de ces forces pulsionnelles vers la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et ne peut avoir qu'un effet bénéfique » – à savoir, la compulsion à la répétition ? C'est bien l'identification première de cette dimension, la reconnaissance de cette compulsion à la répétition, avec ce qu'elle implique de monotonie, de lenteur et de sentiment d'immutabilité à même de provoquer la lassitude, le découragement, l'abandon dans le registre de l'investissement social ou politique, l'exaspération et le faux pas interventionniste dans l'ordre de la pratique analytique, c'est bien cette reconnaissance qui permet cependant de distinguer entre le scepticisme d'un côté, source de réflexion et de recherche des causes non évidentes, et le pessimisme de l'autre avec ce qu'il implique de recours aux explications en termes de « nature humaine » dont l'étalage ne va pas sans une certaine jouissance. La compulsion à la répétition met ainsi en jeu la dimension du temps, et partant, le rapport au temps : temps dans l'analyse sur un bord – le temps et la patience qui seuls permettent la possible saisie du « moment opportun », qui sont les alliés de l'analyste ² et dont Lacan reformulera la composition ternaire ³ –, temps historique, social et politique sur l'autre versant, celui de l'évolution, lente, imperceptible et chaotique des mœurs et des habitudes, temps du développement culturel dont Freud précise, dans ce même texte sur la guerre, que nous ne sommes pas habitués à nous le représenter comme un « procès organique », développement culturel qui accompagne, provoque et modèle ces modifications psy-

2. Cf. sur cette question du temps et de la patience comme meilleurs alliés du psychanalyste la nouvelle de Yukio Mishima, *La musique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

3. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 197-213.

chiques qui « consistent en un déplacement progressif des buts pulsionnels et en une restriction des motions pulsionnelles ». Dans la suite de ces observations, Freud, faisant état de ce processus d'évolution, parle encore de ces « sensations qui, pour nos lointains ancêtres, étaient empreintes de plaisir » et qui nous sont devenues indifférentes, voire insupportables. Superbes mises en garde contre les dangers de nouages par trop précipités dans l'écoute analytique, contre les périls de l'anachronisme dans la perspective historique et en définitive contre toute forme de confusion entre le processus de répétition et l'idée d'immobilisme qui ouvre à cette conception religieuse du temps que constitue la catégorie d'éternité ⁴.

Si la prise en compte du temps, la prise en compte du rapport au temps aussi bien sont à ce point fondamentales tant dans l'ordre de la clinique psychanalytique, dans celui de la métapsychologie, que dans celui de ces questions sociales et politiques auxquelles Freud, définitivement, manifeste un intérêt qui n'est en rien secondaire, on peut mieux comprendre le recul qu'il prend au regard de ce qu'il nomme « la vogue » dont la pulsion de destruction faisait et fait encore l'objet, et son scepticisme quant au bénéfice que l'on peut attendre de son intervention « à propos de tâches pratiques *pressantes* ⁵ ». Ce qui est là soulevé – et il n'y a nul hasard à ce que ces remarques et l'enseignement que l'on peut s'essayer à en retirer apparaissent dans ce texte sur la guerre –, ce n'est rien moins que la question si controversée, dite de la « psychanalyse appliquée ». Or c'est bien la hâte, l'empressement que mirent de nombreux psychanalystes, et cela dès les tout premiers temps ⁶, à plaquer, plus encore qu'à appliquer, un « savoir » psychanalytique à des objets extérieurs au champ de la clinique, de la cure, qui ont largement participé du discrédit dont ce domaine de la psychanalyse appliquée a pu faire l'ob-

4. Cf. sur ce point les remarques de Erik Porge, *Se compter trois. Le temps logique de Lacan*, Toulouse, érès, 1989.

5. C'est moi qui souligne.

6. Cf. notamment les volumes *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, Paris, Gallimard, 1976-1983.

jet jusque et y compris la condamnation ⁷ de ce domaine que prononce, et non sans hâte lui aussi, Lacan.

Au regard de ces mises à l'écart – mises à l'encan, mises au « rencard » – il y a lieu de rappeler l'importance que Freud, très tôt, attachait au développement de ce champ de recherche. Depuis la création en 1907 d'une collection de monographies de psychanalyse appliquée – *Schriften zur Angewandten Seelenkunde* – et celle, passionnée, de la revue *Imago* jusqu'à cette mise au point effectuée dans la postface de *La question de l'analyse profane* en 1927, dans laquelle il rappelle avec énergie que la ligne de démarcation ne se situe pas entre la psychanalyse « médicale » et les applications de la psychanalyse mais « entre la psychanalyse scientifique et ses applications dans les domaines médical et non médical ⁸ ». Bien sûr ce rappel de l'attention donnée par Freud au développement de ce champ de la psychanalyse appliquée ne saurait aller sans l'évocation parallèle de ses appels multiples à la prudence en la matière, lesquels portent notamment, s'en étonnera-t-on après ces brèves remarques, sur « la vogue » dont bénéficiera, et continue de bénéficier, la pulsion de destruction, sur le dilettantisme dont font preuve trop souvent les psychanalystes lorsqu'ils s'aventurent sur des « terres étrangères », dilettantisme et connaissance approximative qui manifestent le peu de cas fait de cette dimension temporelle, et portent atteinte au crédit de la recherche psychanalytique.

Consacrer, dans la conjoncture contemporaine, cette session des rencontres de Castries à un thème aussi en « vogue » que la pulsion de mort n'allait pas sans danger, celui notamment d'une précipitation à vouloir « interpréter » cette conjoncture avec le risque d'abonder dans le spectaculaire en demeurant bien loin de la « signification » profonde du concept. La lecture alors première des textes des participants « intervenants » à ces journées, l'écoute des discussions et la re-lecture aujourd'hui de cet ensemble, permettent, je crois, de se convaincre qu'une autre voie fut prise.

7. Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Ecrits*, op. cit., 1966, p. 739-764.

8. Sigmund Freud, *La question de l'analyse profane* (1927), Paris, Gallimard, 1985, p. 153.

Henri Rey-Flaud

Visages de la pulsion de mort

COMMENT FREUD RÉINVENTA LA PULSION DE MORT

La pulsion de mort : cette expression inventée par Freud en 1920 acquiert aujourd'hui une résonance actuelle pour nous qui, après les déchaînements de barbarie de deux guerres mondiales et les exactions innommables de la Shoah, vivons des retours de flammes sauvages qui embrasent notre horizon : c'était hier l'attentat emblématique du 11 septembre, ce sont aujourd'hui encore les affrontements fratricides de deux nations issues de la même souche, poursuivant chacune la destruction de l'autre dans l'ignorance que c'est leur double au miroir qu'elles persécutent. Il serait toutefois simpliste, en constatant ces manifestations, d'imaginer au principe de la nature humaine un instinct primitif d'agression qui placerait chaque enfant à sa naissance sous le chef de la Loi du Mal, fatalité que la culture aurait alors pour devoir de juguler en introduisant, sous forme d'illusions, la paix et la fraternité entre tous les habitants de ce monde. Les trois passions de l'être, identifiées par Lacan – l'ignorance, la haine et l'amour – montrent cependant en sens inverse que le déchaînement des puissances de mort est le résultat d'un processus complexe qui frappe d'incertitude le projet civilisateur.

Henri Rey-Flaud, psychanalyste, enseigne la littérature et la psychanalyse à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Au temps mythique des origines, énonce Freud en 1915, dans la fiction qu'il forge pour rendre compte de l'advenue du sujet de la pulsion, l'homme vivait dans un état d'indifférence à l'égard d'un réel qui n'avait pas pour lui d'existence. La naissance biologique fait irruption dans cet état d'ataraxie absolue, rendant intenable la volonté d'ignorance du sujet et suscitant en retour une haine qui va s'avérer inextinguible pour tout ce qui sera intrusion dans le narcissisme primitif et, à partir de là, plus tard, à l'égard de toute étrangeté, altérité, différence. Ainsi la haine primordiale est-elle d'abord, selon Freud, haine de la vie qui présente le premier visage de la pulsion de mort. Lacan, reprenant et prolongeant le projet didactique de Freud, donne une forme allégorique à cette haine dans l'apologue de la « lamelle » qu'il propose pour figurer le premier avatar de la libido, issu de l'indifférence originelle.

Ce mythe décrit le sujet humain lové dans le ventre vivipare de la mère sous les espèces d'un œuf qui, au moment de la naissance, va être amputé de son complément anatomique : le placenta. Il est alors proposé à notre imagination de se représenter comment « à chaque fois que se rompent les membranes, un fantôme s'envole, celui d'une forme infiniment plus primaire de la vie ». Ce fantôme, « omniscient d'être mené par le pur instinct de la vie, immortel d'être scissipare », produit la figure de la libido la plus archaïque, soit un *Trieb* organique, dégagé de toute médiation par le signifiant, instinct brut de dévoration, pulsion de mort déchaînée, acharnée à récupérer la part d'être perdue – haine pure ¹.

En regard de ces fictions poétiques, que nous enseigne la pratique clinique ? La psychose nous répond.

LA DOULEUR D'EXISTER

Accablé par l'indicible douleur d'exister, un enfant schizo-phrène d'une dizaine d'années était en permanence habité par l'idée de sa disparition, impossible toutefois à perpétrer, aucune des modalités ordinaires de ce que nous appelons suicide ne

1. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 845.

s'avérant propre à accomplir son projet. Un jour, cependant, une lueur inspirée brilla dans ses yeux et il confia à l'éducateur qui s'occupait de lui : « Je vais m'attacher autour du corps des cartouches de dynamite et je me ferai éclater en morceaux. » Mais son exaltation fut de courte durée car, en disant cela, il prit conscience des limites de la solution qu'il avait trouvée et conclut à voix basse : « Oui, mais il restera toujours des morceaux. »

Le projet de cet enfant, qui traduit une volonté d'annulation de la naissance, était d'accomplir pleinement la pulsion de mort, de retourner à l'être, ici confondu avec le néant, en réalisant un acte absolu de déliaison qui l'arracherait à toute contingence. Or le désespoir final de l'intéressé, au moment où il a la révélation de la vanité de son entreprise, démontre qu'une fois entré au champ de l'existence, il n'est pas pour l'homme de haine pure « réalisable », d'acte de déliaison absolu, que toujours de ce corps éclaté des morceaux resteront comme objets épars. C'est cette vérité qu'éprouva, bien avant le gamin dont nous rapportons l'histoire, le philosophe Empédocle, le jour où il entreprit de disparaître en se jetant dans l'Etna, puisque le volcan recracha une de ses sandales de bronze.

Pour avoir établi que la vie de l'homme était le champ clos dévolu à la joute éternelle d'Amitié et de Discorde dans laquelle aucun des deux combattants ne pouvait l'emporter sur l'autre, le maître d'Agrigente aurait pourtant dû savoir que la mort n'avait de sens que dans son nouage avec la vie, principe que perpétue dans notre modernité le héros de *La nuit du chasseur*, qui donne à voir l'affrontement de *Hate* et *Love*, inscrits en lettres indélébiles sur ses mains. C'est ce même principe que Freud redécouvre sur le terrain de la clinique et consigne en 1938 en écrivant que « seule l'action conjuguée et antinomique des deux pulsions originaires, Éros et pulsion de mort, explique la bigarrure des manifestations de la vie ² ».

LA CATASTROPHE CAUSÉE PAR LA LYRE D'ORPHÉE

Dans la lutte civilisatrice engagée entre Éros et Thanatos, le premier ne peut, de fait, gagner du terrain sur le second qu'au

2. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 8.

prix de nouveaux refoulements, générateurs de nouveaux retours du refoulé qui se manifestent à nouveau sous la forme de l'agressivité, découvrant ainsi une logique qui conduirait à l'explosion si le système ne disposait pas d'un vase d'expansion où déverser le refoulé : la haine pour l'Autre-étranger. Les groupes communautaires, unis dans le partage des idéaux et des biens, maintiennent ainsi une volonté d'autarcie qui leur fait choisir leurs objets d'amour à l'intérieur du groupe (villageois, national, racial) et rejeter la haine à l'extérieur où elle peut se déchaîner sans limitation. La question est alors de savoir si ce principe peut être mis en échec et s'il est possible de concevoir un processus civilisateur qui consacrerait la victoire d'Éros sur Thanatos. Peut-on, pour reprendre une image chère à Freud, assécher le Zuydersee en construisant des digues assez fortes pour contenir la haine dans un état de refoulement parfait, c'est-à-dire sans laisser de brèches par où elle jaillirait à l'improviste ? Est-il possible d'étendre la communauté culturelle à l'ensemble des hommes ? Peut-on « mondialiser » les sentiments moraux comme on prétend le faire pour les flux économiques ? La réponse du poète ne pousse guère à l'espérance.

Sénèque rapporte que la lyre d'Orphée avait le pouvoir de changer la nature des choses violentes : les lions venaient manger dans sa main ; les torrents se transformaient en ruisseaux ; les vents devenaient brises, reconstituant un temps édénique, sans violence et sans haine. La lyre inaugure ainsi un monde dans lequel « tout n'est qu'ordre et beauté » et où le chant, retrouvant la langue adamique des origines, restaure l'harmonie et la paix entre les choses pour initier entre les êtres un lien pacifié, dépris de son nouage fatal avec Thanatos. La fin tragique du héros, démembré par les Ménades, dément toutefois cette perspective. Cette mort s'éclaire de ce que l'acte d'Orphée, qui se présente sous les dehors d'un extrême apaisement, est porté, en réalité, par une volonté d'une violence extrême, puisqu'il dénature les êtres et les choses, en leur confisquant ce qui constitue leur essence même. Ainsi, sous le masque d'un Éros purifié, la beauté introduit-elle en vérité une nouvelle figure de Thanatos que le chœur exprime en prophétisant qu'« un jour viendra pour l'univers où toutes ses lois seront bouleversées : le pôle austral écrasera toutes les étendues lybiennes, tout le pays des Garamantes

nomades, le pôle arctique écrasera tout ce que domine son axe et ce que bat le sec Borée, tremblant et détaché du ciel, le Soleil fera tomber son disque lumineux ; le palais céleste en sa chute entraînera orient et occident, tous les dieux périront aussi de quelque mort et tomberont dans le chaos. Enfin la mort prononcera la fin suprême du fatal trépas contre elle-même ³ ».

Une thèse originale de Jacques Derrida, présentée dans un livre récent, relance opportunément le débat, en déplaçant la question de la pulsion de mort du registre des instincts vitaux, où on la situe ordinairement, à celui de la structure du langage (soit du sujet à l'Autre). Cette thèse postule que le système d'archivage, qui constitue, selon Freud, l'armature de l'appareil psychique ⁴, est dans ses fondations mêmes rongé, dès l'origine, par un mal implacable visant à sa destruction.

LA PUISSANCE ARCHIVIOLITHIQUE : LE MAL SECRET DE L'AUTRE

Au cours de son analyse de la théorie freudienne de la mémoire, Jacques Derrida dégage, en effet, un paradoxe décisif : « S'il n'y a pas d'archive sans consignation en quelque lieu extérieur qui assure la possibilité de la mémorisation, de la répétition, de la reproduction et de la ré-impression, [...] la répétition même, la logique de la répétition, voire la compulsion de répétition reste, selon Freud, indissociable de la pulsion de mort. » Ce qu'il explicite d'un commentaire : « La vocation silencieuse [de la pulsion de mort est] de brûler l'archive et de pousser à l'amnésie, contredisant ainsi le principe économique de l'archive, tendant à ruiner l'archive comme accumulation et capitalisation de la mémoire sur quelque support ⁵. » D'où se déduit la conséquence finale capitale « qu'à même ce qui permet et conditionne l'archivage, nous ne trouverons jamais rien d'autre que ce qui expose à la destruction, et en vérité menace de destruction, introduisant a priori l'oubli et l'archiviolithique au cœur du monu-

3. Sénèque, *Hercule sur l'Œta*, v. 1035-1060.

4. Freud expose cette conception dans la célèbre « Lettre 52 », adressée à son ami Fliess le 6 décembre 1896 (recueillie dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 153-160).

5. J. Derrida, *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995, p. 27.

ment ⁶ ». La puissance archiviolithique, ainsi supposée contredire de façon irrésistible la pulsion de vie qui permet au sujet humain d'échapper à la coupure et à la mort en trouvant refuge dans l'abri offert par le langage, serait donc l'expression structurale de l'oubli sans retour, qui avait été jusqu'ici reconnu comme étant l'apanage de la volonté perverse, telle que l'histoire nous en a conservé la mémoire.

La prescription posthume de Sade, exigeant qu'on semât des glands au lieu où il serait enterré afin qu'un fourré effaçant toute trace, « sa mémoire disparaisse de la mémoire des hommes ⁷ », est une illustration exemplaire de la puissance archiviolithique, déterminée par Derrida. Ce faisant, le pervers, abolissant la puissance signifiante, se retire d'un monde où les signes du semblant ne tressent que des chaînes de causalités factices. En quoi il s'installe par avance dans un monde voué à la ruine, en donnant corps au projet de l'Ubu de Jarry, qui déclarait : « Je tuerai tout le monde et puis je m'en irai. » Si elle était vérifiée, cette hypothèse, qui témoigne de l'action universelle de la puissance archiviolithique, démontrerait que l'homme n'a accès que par la voie perverse à la réalité et au désir, mais que c'est la mort qu'il abrite en lui-même qui fixe, au dernier terme, son destin.

Par cette perspective inédite, le concept de pulsion de mort, introduit par Freud à un moment décisif de son œuvre, atteste de la fécondité d'une notion qui excède, comme toutes les grandes idées, la portée que son auteur lui avait au départ reconnue.

6. J. Derrida, *Mal d'archive*, op. cit., p. 26-27.

7. Cité par Apollinaire, *L'œuvre de Sade*, Paris, 1909, p. 14-15.

Brigitte Lemérier

La pulsion de mort : une « spéculation psychanalytique »

Au moment de sa parution, *l’Au-delà du principe de plaisir* fut bien accueilli, contrairement aux attentes de Freud : « En ce qui concerne *l’Au-delà*, j’ai été assez puni, c’est très populaire et me vaut quantité de lettres et d’éloges. J’ai dû commettre une grosse bêtise ¹. » En réalité, l’hypothèse freudienne de la pulsion de mort ne fut, à quelques exceptions près, ni sérieusement interrogée ni véritablement adoptée par la communauté analytique. Nombre d’analystes, Wittels par exemple, considérèrent que l’idée en avait été conçue par Freud en raison de la mort brutale de sa fille Sophie en janvier 1920. La correspondance de Freud et les travaux d’Ilse Grubrich-Simitis ² permettent de repérer les différents temps d’écriture de cet essai. Le 17 mars 1919, Freud annonce à Ferenczi qu’il commence un nouvel article « sous la mystérieuse rubrique de l’au-delà du principe de plaisir ». Un premier brouillon est écrit en deux mois et remis au travail pendant les vacances d’été. En septembre 1919, Freud en confie deux manuscrits à Abraham et à Eitingon pour qu’ils lui fassent part de

Brigitte Lemérier, psychanalyste, membre de l’École de psychanalyse Sigmund Freud.

1. S. Freud, lettre du 27 mars 1921 à Eitingon, dans P. Gay, *Freud, une vie*, trad. T. Jolas, Hachette 1991.

2. I. Grubrich-Simitis, *Freud : retour aux manuscrits. Faire parler des documents muets*, trad. R. Lainé et J. Stute-Cadiot, PUF, 1997.

leurs appréciations. En mai 1920, il reprend *l’Au-delà* qu’il corrige et complète ; il lit en juin 1920 un résumé de son travail devant la Société psychanalytique de Vienne. *L’Au-delà du principe de plaisir* paraîtra à la fin de l’année 1920³. Quelques corrections et différents ajouts y seront portés lors des rééditions de 1921, 1923 et 1925.

Ilse Grubrich-Simitis, ayant comparé les premiers manuscrits de 1919 et le texte publié en 1920, nous indique que la différence majeure entre les deux versions tient à l’ajout, en 1920, d’un long chapitre qui formera le chapitre 6 du texte publié. Freud y nomme pour la première fois « les pulsions de mort » qui, dans le chapitre 5, écrit avant la mort de Sophie, étaient désignées comme « des pulsions qui conduisent à la mort ». Dans ce chapitre également, Freud remet en question la présupposition – tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes – sur laquelle se fonde l’hypothèse des pulsions menant à la mort : « Peut-être avons-nous adopté une telle croyance parce que nous y trouvons quelque réconfort. Si de toute façon nous devons mourir et auparavant *perdre par la mort ceux qui nous sont les plus chers*⁴, nous nous soumettrons plus volontiers à une loi naturelle inexorable, à la grande *ἀνάγκη* qu’à un hasard auquel nous aurions peut-être pu échapper. » Certes, nous pouvons lire dans cette phrase une allusion à la mort de Sophie et nous demander la part qu’eut cette mort dans la reprise par Freud de son texte laissé en souffrance plusieurs mois auparavant. Mais, à vrai dire, les enjeux de ce texte me semblent se situer ailleurs. Ce texte a un statut très particulier qui le met à part de l’ensemble des textes freudiens. Il est particulier au regard de la question de la théorie analytique elle-même puisque Freud y expose et y interroge une certaine dimension de l’élaboration théorique qu’il nomme « spéculation analytique », dimension qui, de manière plus ou moins discrète et généralement méconnue, est à l’œuvre dans la construction de la théorie freudienne. C’est ce qui a conduit ma lecture de *l’Au-delà du principe de plaisir* et ce qui m’a amenée à

3. Sur ces différents points, cf. Jones, *La vie et l’œuvre de Sigmund Freud*, trad. L. Flournoy, PUF, 1969.

4. C’est moi qui souligne.